

# LE VOILE NOIR

DU MÊME AUTEUR

*aux éditions du Seuil*

L'Admiroir

*roman, 1976*

*et « Points Roman », n° R 219*

Le Nez de Mazarin

*roman, 1986*

*et « Points », n° P 86*

Le Voile noir

*1992*

Je vous écris

*1993*

*et « Points », n° P 147*

\*

Lucien Legras, photographe inconnu

*présentation de Patricia Legras*

*et Anny Duperey*

*1993*

Anny Duperey

LE VOILE NOIR

Photographies de Lucien Legras

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-107774-2  
(ISBN 2-02-014746-7, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, avril 1992  
Photographies, archives Anny Duperey

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*J*e sais que ce que je dis est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes. Je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture ; le scandale de leur silence et de mon silence... J'écris. J'écris parce que nous avons vécu ensemble. J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture.

*L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie.*

GEORGES PEREC  
W ou le Souvenir d'enfance



J'avais pensé, logiquement, dédier ces pages à la mémoire de mes parents – de mon père, surtout, l'auteur de la plupart de ces photos, qui sont la base et la raison d'être de ce livre.

Curieusement, je n'en ai pas envie.

J'en suis surprise. Mais je suppose que d'autres surprises m'attendent dans cette aventure hasardeuse que j'entreprends. On ne s'attaque pas impunément au silence et à l'ombre depuis si longtemps tombés sur ce qui a disparu.

Non, je n'en ai pas envie. Leur dédier ce livre me semble une coquetterie inutile et fausse. Je n'ai jamais déposé une fleur sur leur tombe, ni même remis les pieds dans le cimetière où ils sont enterrés, pourquoi ferais-je aujourd'hui l'offrande de ces pages au vide ?

Mon père fit ces photos. Je les trouve belles. Il avait, je crois, beaucoup de talent. J'avais depuis des années l'envie de les montrer. Parallèlement, montait en moi la sourde envie d'écrire, sans avoir recours au masque de la fiction, sur mon enfance coupée en deux. Ces deux envies se sont tout naturellement rejointes et justifiées l'une l'autre. Car ces photos sont beaucoup plus pour moi que de belles images, elles me tiennent lieu de mémoire. Je n'ai aucun souvenir de mon père et de ma mère. Le choc de leur disparition a jeté sur les années qui ont précédé un voile opaque, comme si elles n'avaient jamais existé.

Si au début de ce livre, où paradoxalement je ne vais faire qu'une chose : tendre vers eux, je leur refuse le statut d'existants – Où ? Comment ? Sous quelle forme ? –, c'est sans doute à cause de ce sentiment que ma vie a commencé le jour de leur mort. Il ne me reste rien d'avant, d'eux, que ces images en noir et blanc. L'usage que j'en fais ne les concerne donc pas plus que ce que je suis devenue. Sans doute aussi parce que, obscurément, je leur en veux d'avoir disparu si

jeunes, si beaux, sans l'excuse de la maladie, sans même l'avoir voulu, si bêtement, quasiment par inadvertance. C'est impardonnable.

C'est pourquoi avant de tenter d'écrire en marge de ces photos je vais une dernière fois – comme je l'ai désespérément fait jusque-là – me détourner de la blessure qu'ils m'ont laissée à la place de leur amour et m'adresser à ce qui me reste de plus proche, à l'autre survivante, à ma plus semblable au monde, ma sœur, qui a eu, je crois, encore plus de mal que moi à vivre avec leur absence.

*A Pitou, donc.*



*I*l n'est nulle  
douleur que le  
temps n'apaise.

Auteur inconnu et  
très certainement mort.  
Dommage. J'aurais aimé  
lui demander :  
combien de temps ?



## La commode-sarcophage

Chez moi, au milieu de la maison, il y a une commode à trois tiroirs. Elle n'est pas reléguée dans un coin ou contre un mur, elle est vraiment au milieu. Elle sert de cloisonnement entre un canapé et le piano. Nous y posons le courrier, nos verres, les enfants leurs jouets.

Dans le premier tiroir il y a les partitions musicales et dans le deuxième tout le petit fouillis domestique dont on ne sait que faire.

Le troisième tiroir, tout en bas, je ne l'ouvrais jamais. Il contenait les négatifs des photos de mon père, rangés dans de petites boîtes en carton étiquetées par lui-même pour les négatifs souples, et dans de longues boîtes en bois de sa fabrication pour les plaques photographiques en verre.

Il y a près de vingt ans, lors d'un déménagement, elles furent récupérées par ma sœur dans un grenier familial rouennais où elles avaient été oubliées. Elle me dit un jour : « J'ai récupéré les photos de papa. » Petit pincement au cœur. J'avais le souvenir de certains tirages accrochés aux murs de la maison d'un oncle et chez ma tante, mais j'ignorais qu'il subsistait des négatifs. « Bien », dis-je. Et le silence retomba sur cela, comme il était tombé depuis si longtemps sur EUX.

Elle garda pendant quelques années les petites boîtes bien rangées dans le coin d'un autre grenier, puis sa vie la poussant à changer souvent d'endroit en laissant tout derrière elle, elle me les apporta un jour.

Le tout tenait dans un sac, pas très grand mais très lourd à cause des plaques en verre et de leurs boîtes en bois. Nous le contemplâmes à nos pieds – petit objet d'une terrible densité pour nous seules, trésor intact rescapé de la catastrophe. Les petites boîtes contenaient les images témoins

d'années oubliées par moi et ignorées d'elle, puisque née quelques mois avant leur mort. Il y avait là-dedans des photos professionnelles, mais sans doute aussi des photos de famille, de nos parents, leurs visages et leurs sourires figés sur les négatifs. Personne ne les avait touchés depuis que les mains de mon père les avaient glissés dans leurs enveloppes de papier cristal. Tout ce qui nous restait d'eux était là. Intact.

Nous ressentions une émotion, mêlée de respect et d'appréhension, comparable à celle, peut-être, des archéologues devant la momie qu'ils ont exhumée. Retirer les bandellettes ? Ou laisser le tout en l'état, inviolé ? Il ne s'agissait pas là, bien sûr, d'os et de peau, mais du symbole en noir et blanc de ce qui n'était plus. Mais ce que trouvent les archéologues ne vient pas de leur père et Néfertiti n'est pas leur maman...

Nous avons regardé l'écriture décolorée précisant les dates, les lieux – laconisme professionnel d'homme soigneux. La tentation nous poussa à tendre quelques négatifs devant une lampe pour deviner ce qu'ils représentaient. Un paysage, un bord de Seine... Rassurées par leur impersonnalité, nous ouvrîmes une autre boîte. Quand des visages nous apparurent, sourires noirs et yeux blancs sur la gélatine, nous rangeâmes le tout et les boîtes furent refermées.

Ayant un métier qui me retenait le plus souvent à Paris, et par nature plus sédentaire, il fut décidé que j'en serais la gardienne.

Quelque temps plus tard, m'étant mise moi-même à la photo et au développement à domicile, j'eus le projet d'échanger mon vieil agrandisseur contre un appareil multiformat qui me permettrait de développer ces photos, car les négatifs, carrés pour la plupart, sont d'une taille peu usitée actuellement.

J'y pensais, j'y pensais, et ne le fis bien sûr jamais.

Et la vie continua, la vie bonne. L'homme que j'aime avec moi, le théâtre où vivre de petites vies parallèles, des amis sûrs, et les enfants qui arrivent...

Les négatifs dormaient, les années passaient.

Périodiquement, nous reparlions des petites boîtes avec ma sœur sans jamais céder à l'envie de les ouvrir à nouveau. L'appréhension était toujours la plus forte. Un jour, elle arriva à la maison avec quelques nouvelles traces du passé dans son sac. Un nettoyage plus approfondi du dernier grenier où avaient séjourné les photos avait mis au jour cette fois trois papiers : les cartes d'identité de nos parents et un livret de famille. Il fut à peine entrouvert avant d'être hâtivement posé sur les autres reliques, et le tiroir (j'allais écrire le « sarcophage ») fut refermé. Il contient aussi une lettre, dont je parlerai peut-être plus tard.

Un an. Deux ans... Les enfants grandissaient. Mon fils faisait rouler des petites voitures sur la commode, ma fille s'y accrochait pour commencer à marcher.

M'intéressant toujours à la photo – consciente tout de même que cet intérêt périphérique pour ce que quelqu'un a nommé « les images fixées de la mort en marche » allait m'amener tôt ou tard à l'ouverture du fameux tiroir – je rencontrais un jour un éminent spécialiste du tirage noir et blanc et lui parlai, entre autres choses, des petites boîtes. Homme sensible, il comprit tout de suite quelle charge émotionnelle elles contenaient pour moi, et je les lui confiai. Je parle de lui, car c'est son humanité et sa délicatesse qui me poussèrent à sauter le pas du négatif au positif – sans jeu sur le sens des mots... Je ne m'y serais pas décidée face à quelqu'un de sèchement professionnel. Il partit donc avec un petit sac de nouveau pas très grand mais très lourd, et quelques mois passèrent où, en dehors de ses heures de travail, aidé de son assistante, il développa tout ceci avec infiniment de soin. La chose me revint sous forme de classeurs où s'alignaient les paysages, les bords de Seine et aussi les sourires aux dents non plus noires mais bien blanches.

Le tout posé sur la table entre nous il m'assura de la qualité des photos, de leur beauté aussi. Son avis, purement professionnel cette fois, m'importait, car prenait forme dans ma tête le vague projet de les montrer un jour.

Quand il fut parti, je restai un long moment pensive devant les classeurs. Je les laissai là quelques jours, puis ils furent déplacés sur un meuble, puis un autre, encombrants. Je ne me décidais pas à les ouvrir... Et j'ose à peine le dire tant la chose peut paraître puérile : ils prirent le chemin du tiroir sans que j'aie regardé ce qu'ils contenaient et y restèrent enfermés avec les négatifs pendant encore un an.

Les enfants, la vie, une nouvelle pièce, les vacances, le manque de temps, tout m'était bon pour ajourner une nouvelle exhumation. Je crois que seuls les gens ayant vécu quelque chose d'approchant peuvent ne pas rire de cette sorte de paralysie, sentiment atone sans larmes et sans grandiloquence qui vous retient la main, tout simplement. Puis, tous les pas ayant été faits pour rendre la chose inévitable, un moment vient où les tergiversations vous semblent à vous-même ridicules.

Je ne m'appesantirai pas plus sur ces détails puisque ce livre prouve que je les ai non seulement regardées mais triées, choisies – un choix personnel un peu à l'emporte-pièce qui a peut-être écarté certaines images d'une valeur photographique supérieure mais qui me « parlaient » moins.

C'est en faisant ce choix, et m'interrogeant sur l'intérêt très relatif d'une publication des œuvres d'un photographe mort inconnu depuis plus de trente ans que se fit jour ce vers quoi je tendais : je devais joindre à ces photos la résonance qu'elles éveillaient en moi.

Ces projets-là, si personnels, ni roman ni biographie, mettent du temps à trouver leur forme. On ne peut arbitrairement les définir. Celui-là est composé d'éléments sur lesquels j'ai peu de pouvoir : les photos qui ne sont pas de moi, que j'ai reçues et non pas faites, et mes sentiments et réactions dont je ne suis pas maîtresse. La décision même de s'y atteler n'est pas non plus du ressort de ma volonté, c'est un besoin qui s'est fait jour après un long chemin. Je soupçonnais depuis longtemps que j'éprouverais un jour ce besoin d'écrire sur mon enfance coupée en deux.

Incapable d'entamer un troisième roman, impuissante à me lancer dans un nouveau scénario, je supposais que la fabrication d'une fiction m'échappait parce que j'avais un livre en travers du cœur et qu'il faudrait que tôt ou tard j'en passe par lui, que j'écrive au JE sans la couverture d'un personnage. Ces photos que je trouve belles et qui sont les témoins d'un versant oublié de ma vie m'y ont poussée.

Ayant reconnu et accepté le besoin, d'autres questions – tergiversations ? – m'ont assaillie...

Les comédiens – du moins ceux du « genre » auquel j'appartiens – ressentent impérativement le besoin du masque. Même, et dans mon cas SURTOUT, en écrivant. Se servir de soi, de tout en soi, certes, mais ne pas donner les clés... Il s'agit là, bien au-delà de la pudeur ou de la discrétion, de la sauvegarde d'une intégrité personnelle alors que tout le reste est offert aux regards ou aux jugements. Quelle nécessité me pousserait donc, moi qui gardais si farouchement jusque-là mon image publique à l'écart de mes faiblesses, à écrire autour de l'événement qui a marqué mon enfance ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas, le but m'est encore inconnu. J'y vais à tâtons, au jugé. Le BESOIN est aveugle... Mais s'il se fait ressentir, pourquoi ne pas « faire le point » chez moi, à l'abri ?

Ce n'est pas si simple. Je crois que l'épanchement solitaire, écrit ou non, est à peu près stérile et sert avant tout à se soulager ou, pire, à entretenir de vieilles douleurs, voire à les envenimer. On tourne en rond, on se ment, on s'arrange si bien avec soi-même...

Mais si je dois partager tout cela, pourquoi alors n'avoir pas choisi un ami cher, mon compagnon ou une personne de ma famille pour ce faire ? Même un professionnel, pourquoi pas ?

Il m'apparut – et ceci est très nouveau pour moi car j'ai toujours cru le contraire – que mon sentiment d'impudeur serait plus fort dans l'intimité, et aussi la tentation de fuite. Le public, ou l'idée d'être lu, oblige à une tentative honnête (j'ai un tempérament honnête) de lucidité. Et surtout à un

effort de dignité dans la forme. Le souvenir auquel je m'attaque peut encore à certaines heures me jeter à terre et m'arracher des sanglots d'enfant – il le pourra peut-être jusqu'à la fin de mes jours – mais pour le partager avec des inconnus, avec d'autres sensibilités anonymes, je dois être mentalement debout. « De la tenue, disait Arletty, en toutes circonstances... » Jolie devise que je dois, c'est le moment où jamais, prendre à mon compte. C'est ainsi que ce qui me déchire le cœur pourra sans doute paraître d'une grande froideur. C'est une défense naturelle que j'ai tant utilisée que je m'attends déjà à la retrouver en filigrane dans mes futures pages.

Restaient à balayer mes scrupules intimes et les questions oiseuses quant à l'intérêt de la chose pour d'autres que moi-même – tous les livres n'ont-ils pas été écrits et tous les paysages peints ou photographiés ?

C'est pour toutes ces raisons qui n'en sont pas, poussée par un besoin indéfini vers un but incertain, avec pour seul appui la conviction un peu paysanne que les choses arrivent en temps et heure que j'empoignai ce matin mon stylo, avec aussi le garde-fou, l'idée rassurante, il faut bien le dire, qu'une fois mon effort de lucidité verticale accompli je pourrais toujours ranger ces pages à l'abri des regards en même temps que les photos, dans le fameux tiroir, par exemple...

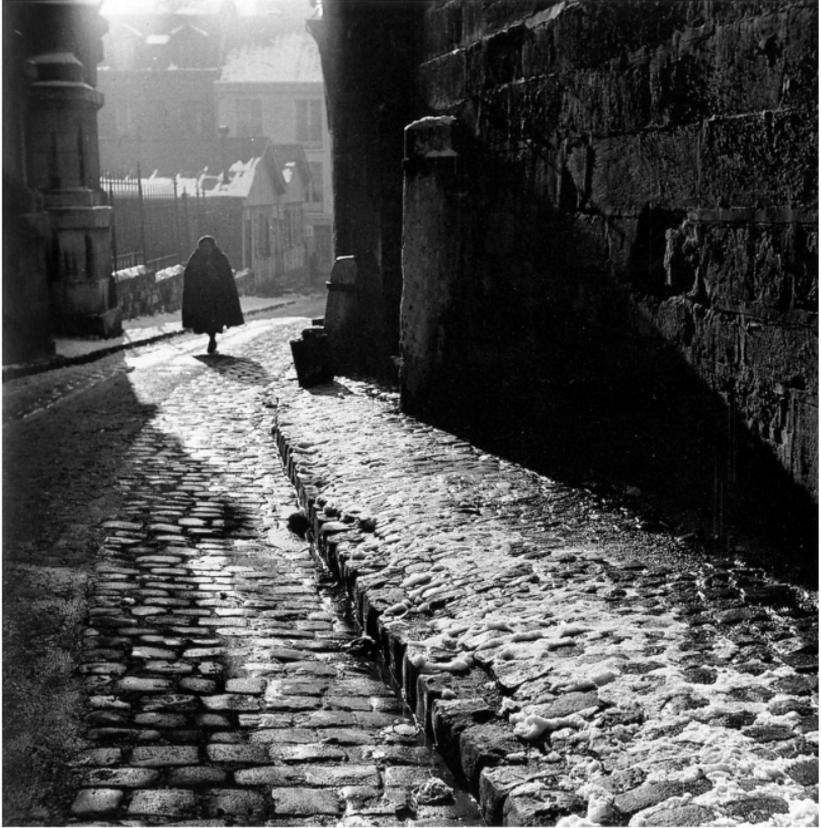
Et me voilà revenue au troisième tiroir de la commode-sarcophage. La chose est presque comique : il faut que je l'ouvre à nouveau.

Je dois y pêcher le livret de famille car un détail m'échappe : j'ai oublié la date de leur mort. Je devrais dire pour être plus juste que je l'ai effacée, on n'oublie pas une chose pareille.

Nouvelles tergiversations. Le petit carnet jauni reste des semaines dans mes papiers.

Pendant ce temps, je contemple les photos, j'hésite, je recule. La tentation est grande de fourrer le tout à nouveau dans le tiroir.

Bien sûr, ce détail n'a aucune importance en lui-même.



Extrait de la publication

Je pourrais fort bien rester dans un approximatif qui m'éviterait le geste. Ou bien le demander à ma sœur. Ça n'est pas la même chose. De la même manière, je ne veux demander de renseignements sur eux à personne, ni traits de caractère, ni précisions de lieux. Je voudrais rendre compte, sans rien emprunter, de ce qu'ils m'ont laissé. La tâche sera dure et ingrate : il ne me reste presque rien...

C'est peut-être pourquoi je m'obstine à devoir regarder ce bout de papier qui n'a d'autre valeur que celle d'être la trace officielle, tangible et écrite, de leur existence et de leur disparition.

Le carnet est à présent ouvert devant moi. Je suis frappée par son admirable concision dans le résumé de la vie – dates de naissance, date de mariage, dates de décès. Point. S'ensuivent les dates de naissance de moi-même et de ma sœur, nos dates de décès étant restées en blanc, évidemment. Elles ne seront jamais remplies, le noyau familial ayant pour ainsi dire explosé, ce livret n'a plus de raison d'être – sauf celle, très amère, d'être entre mes mains aujourd'hui.

Je peux donc, puisque je me le suis fixé, écrire que Lucien Legras et son épouse Ginette sont morts le 6 novembre 1955 à 11 heures du matin. Nés à quelques mois d'intervalle, ils étaient tous deux dans leur trentième année.

Ma sœur avait à peine six mois et moi huit ans et demi. (Que ceux qui aiment faire les comptes les fassent.)

Ils ne sont pas morts ensemble volontairement, c'était un accident. Non pas bruyant et spectaculaire – pas de ferraille tordue, pas de choc, pas de sang, pas de traces de violence. C'était une mort silencieuse, la mort qui « cueille » en douce, qui laisse les corps beaux et intacts, comme endormis : l'asphyxie.

Nous avons emménagé depuis peu dans le pavillon tout neuf qu'ils avaient fait construire dans la banlieue de Rouen. Tout neuf et trop hâtivement fini : il n'y avait pas de bouche d'aération dans la salle de bains.



Achévé en Creuse,  
septembre 1991

Tirages  
Georges Fèvre  
et Patricia Legras

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION :  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1995. N° 23153 ( )